

Paul Ohl
De l'essai au roman, ou le sabre onirique

Maurice Pouliot

Numéro 47, mars-avril-mai 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21651ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Pouliot, M. (1992). Paul Ohl : de l'essai au roman, ou le sabre onirique. *Nuit blanche*, (47), 16-20.

Paul Ohl

De l'essai au roman, ou le sabre onirique

Paul Ohl

photo: A.-M. Guérineau



Certains se souviennent de ses interventions à la télévision dans les années 70. Parmi les autres commentateurs sportifs, il détonnait: il faisait figure d'intellectuel. Son discours était clair et précis; la charge courageuse et impitoyable. Puis un jour, l'athlète moraliste devint romancier. Et avec un tel individu, il fallait bien s'y attendre: les histoires qu'il nous raconte ne se déroulent pas dans les décors rassurants auxquels nous avions habitués les romanciers d'ici.

Nuit blanche: Pour bien des lecteurs vous êtes l'auteur de deux œuvres différentes: l'une d'essayiste et l'autre de romancier. Personnellement je ne fais pas une telle distinction, tous vos livres me semblent habités par le même idéalisme...



Paul Ohl: C'est vrai, je suis un idéaliste, et je mourrai idéaliste. Cette attitude me permet de rester très près de l'émerveillement de l'enfance. Je n'épouserai jamais une cause acquise d'avance. Je me vois mal du côté des vainqueurs. Non que je sois une sorte de Don Quichotte, mais ma rencontre avec l'Orient m'a fait comprendre qu'il existait une noblesse de l'échec. Loin d'être une fin, l'échec signifie recommencement et en ce sens je ne crains pas de prendre le parti des vaincus, car les vaincus sont les vainqueurs de demain. Certains ont vu dans *Soleil noir* le comble du désespoir. Mais non! c'est un cri de révolte et d'espoir.

N.B.: Comment s'est effectué ce passage de l'essai au roman?

P.O.: Dans mon premier essai, *Les arts martiaux*, je ne défendais aucune cause. J'y manifestais ma fascination pour l'Orient. Déjà pourtant je sentais que je ne pourrais bien longtemps contenir mon indignation face à l'intrusion du politique dans l'olympisme et face à la démesure financière et à l'exploitation des athlètes dans le sport professionnel. Mis au courant de mes projets, Hubert Aquin un jour m'a apostrophé: selon lui je perdais mon temps, j'étais guidé par l'imaginaire et l'intuition, j'étais donc un romancier et non un essayiste. Comme je poursuivais alors un objectif précis, j'ai écrit d'autres essais. Mais les propos d'Aquin m'obsédaient. J'ai mis cinq ans à me décider.

Le passage s'est effectué assez naturellement, sans brisure. *Knockout*, mon premier roman, paru en 1979, traitait de la boxe professionnelle, sujet que je développerai en 1981 dans *La machine à tuer*. Pour *Katana*, je croyais que tout serait simple, car j'avais accumulé un matériel considérable au moment d'écrire *Les arts martiaux*. Mais finalement je m'en suis très peu servi, j'ai presque recommencé à neuf.

N.B.: Quels liens voyez-vous entre les deux parties de votre œuvre?

P.O.: Je n'ai jamais vraiment réfléchi à cette question. C'est sûr que l'on retrouve dans tous mes livres les mêmes préoccupations, notamment concernant la violence. Les essais m'ont surtout servi de tribune pour dénoncer des situations inacceptables, mais ils ne sauraient contenir toute la dimension personnelle, autobiographique que l'on retrouve dans mes romans. Dans *Knockout* je parle d'un monde que j'ai bien connu, celui de la boxe. Dans *Katana*, un personnage, Kikusui porte tout l'idéalisme qui m'habite. Il ira même jusqu'à renoncer à la puissance physique et politique que lui procure le sabre pour devenir «le protecteur des papillons». Bjorn et Ulf, les deux jumeaux de *Drakkar*, représentent chacun une partie de moi: celle que l'on montre et celle que l'on masque; le bien et le mal. Comme dans l'histoire de Romulus et Remus, Bjorn tuera Ulf. Tout ça au fond c'est la quête du moi. C'est moi contre moi car je suis aux prises avec mon propre paradoxe. Avec *Soleil noir*, je reviens à la dénonciation, et c'est écrit au «je», c'est tout dire...

De la violence: éthique et esthétique

N.B.: Il y a un élément qui traverse toute votre œuvre, c'est la difficile rencontre entre l'éthique et l'esthétique...

P.O.: C'est ce qui a fait que je me suis tout d'abord dirigé vers l'Orient qui ne me présentait pas ces deux concepts de façon abstraite, mais de façon tangible. Au Japon, celui qui fabrique le sabre commençait par se purifier. La forme esthétiquement parfaite ne pouvait être obtenue autrement.

Dans le sport, il arrive parfois que la violence soit belle, surtout lorsqu'elle est faite à l'intérieur d'un cadre précis qui empêche de verser dans la brutalité. Mais cela m'a posé bien des problèmes. Prenons l'exemple de la tauromachie. Hemingway est parvenu à rendre belle la corrida. Tellement que j'ai longtemps hésité avant de déclarer que j'étais contre... Car c'est en pleine lumière que ça saigne, que la bête ▶

tombe, au su de tous que le toréador est amené dans les salles de chirurgie pour se faire recoudre ou pour rendre l'âme.

N.B. : Nous y voilà... la violence. Peut-on la contrôler?

P.O. : J'ai cru longtemps qu'on pouvait le faire en passant par la voie des arts martiaux que j'ai pratiqués durant douze ans. Et pourtant lorsque j'entends parler d'agressions ou de ces manifestations incroyables de la domination du mâle sur la femme, je pense automatiquement à la destruction de cet être nuisible, à lui faire payer, expier.

La violence est peut-être inscrite dans notre code génétique pour qu'ainsi nous ayons chaque jour à subir les assauts de nos propres contradictions, pour que chaque jour nous puissions nous dominer. C'est probablement ce qui constitue le fondement de tout être humain. Un acte violent génère une réaction violente. En Afrique, en Amérique du Sud, je me suis senti envahi par une colère épouvantable. J'ai compris qu'il était facile de prendre une arme, pas tant pour bouffer que par dignité. J'ai compris les révolutionnaires.

«La Terre est peuplée d'une race violente, aggravée du fardeau de tous ces esprits qui rêvent au triomphe oligarchique, à la domination non équivoque d'une aristocratie biologique et à l'omnipotence de la domination physique comme seul type de gloire. L'état historique de l'homme projette d'ailleurs deux vérités: la première tient à la conviction que la plus grande puissance physique est le moyen indispensable de conservation et de survie; la seconde infère que la cruauté, quand elle s'exerce, a la conscience de ses excès. Ce double monopole vient féconder le germe d'une violence enchâssée dans le code génétique de l'humain et laisse courir le mythe qu'il est tout à fait nécessaire d'encourager les manifestations d'orgueil et d'héroïsme sous prétexte que la différence fondamentale entre deux humains tranchera en faveur de celui qui aura en quelque sorte domestiqué la mort. Nous voilà plongés aux racines de l'homme».

La machine à tuer, p. 9-10

N.B. : Est-ce pour juguler cette violence que vos héros doivent tous traverser un rituel d'initiation?

P.O. : Oui, mais il y a plus. À mon avis, la vie est formée d'une suite d'initiations. Souvent déchirante et dange-reuse, l'initiation nous permet à chaque fois de renaître. Il faut la voir comme un prélude à une métamorphose, à une renaissance, jamais comme à un anéantissement. Interrogez un anthropologue et il vous dira que l'initiation débouche sur un stade existentiel supérieur. Mes personnages doivent passer par là. Ils doivent quitter l'indifférence et cesser de se limiter au seul contrôle des choses matérielles pour pouvoir être investis des vrais pouvoirs que sont la compassion et la miséricorde. Pour eux, l'initiation devient un moyen de purification et de rédemption.

N.B. : Pour vous l'initiation semble intimement reliée au rêve...

P.O. : Je ne saurais concevoir qu'un de mes romans puisse se passer d'éléments oniriques, car le rêve fait partie de la vie. Il n'y a pas de vie sans rêve. Toutes les sociétés, anciennes ou modernes, s'en sont servi pour interpréter le réel. On lui accorde souvent plus d'importance qu'à la partie consciente de la vie.

Si dans *Katana* j'ai surtout utilisé le rêve comme technique d'écriture, dans *Drakkar* il occupe une place fort importante. Au Moyen Âge un individu qui ne se souvenait pas de ses rêves était pour ainsi dire condamné. Quant à Werner Herzog, dans *Soleil noir*, une part importante de ce qu'il apprendra lui viendra des rêves — des rêves ordinaires et de ceux, souvent cauchemardesques, produits par les hallucinogènes ou par l'altitude.

De l'homme et de la femme

N.B. : Dans vos romans, l'homme, agent de la violence, occupe presque toute la place...

P.O. : Comme à mon sens dans la réalité, car dans la plupart des civilisations l'homme occupe le premier plan. Cela ne signifie pas que c'est ce que je crois être juste. C'est ce que l'on constate: les hommes sont des rois, des conquérants, mais aussi des chasseurs, des destructeurs, des prédateurs. Ce sont eux qui proposent toutes les règles qui feront en sorte qu'une société fonctionnera... et aussi qu'elle se désagrègera. Dans l'histoire de l'humanité, l'homme est l'élément prépondérant. Il est là, présent, visible, démesuré.

«Les arts martiaux, par le fait même de leurs origines, de leurs contenus, de leurs manifestations physiques, permettent une matérialisation d'un idéal longuement caressé par l'homme de la Cité: dominer l'angoisse et la violence de notre époque, prendre conscience de toutes les forces qui président à son comportement, s'observer avec une loyauté impartiale et corriger l'illusion qu'il a de soi, corriger l'inadaptabilité de sa personnalité par rapport aux exigences de sa nature profonde, bref, résorber la fausseté essentielle de sa situation

La voie des arts martiaux n'est pas le chemin des Dieux, mais le pénible pèlerinage aux sources même de la vie. Cette voie étroite a sillonné plusieurs civilisations, elle est parsemée de légendes; elle brille de mille illusions et, sans effort, elle soumet mille volontés. À la limite, elle pousse ceux qui s'y engagent vers les dimensions de l'impossible; c'est à ce moment que la réalité dépasse la fiction, ainsi que le montre l'histoire de Yukio Mishima.»

Les arts martiaux, p. 19-20

«Ce livre, c'est l'histoire d'une guerre: l'autre guerre, celle qui ne recourt pas aux canons et aux chars d'assaut. Une guerre qui se veut aussi sainte que les croisades du Moyen Âge, aussi acharnée que les affrontements contemporains.

C'est l'histoire d'une religion surfaite, d'une conquête et d'une expérience de l'extrémisme humain.

La guerre olympique, c'est l'évocation de l'antisport. C'est une nouvelle forme de course aux armements, plus subtile, plus évoluée. Pourtant, c'est une guerre avec toute la panoplie des préparatifs, des affrontements, des vainqueurs et des victimes. C'est une guerre où se brandissent les étendards, où se récitent les litanies idéologiques et où s'affiche la propagande. C'est une guerre où la modestie, la simplicité et la gratuité sont tombées parmi les premières victimes.»

La guerre olympique, p. 14

N.B. : *Malgré une présence physique fort réduite, la femme semble jouer un rôle fort important.*

P.O. : C'est vrai. Peu importe la proportion mathématique qu'elle occupe dans mes romans, elle n'en est pas moins déterminante. C'est l'évocation de Luz Maria qui constitue le moteur, et le fil conducteur, de *Soleil noir*. C'est elle qui règle tout. Dans *Drakkar*, Brigit m'a permis, je crois, de concevoir un bel amour, de donner une bonne idée du couple. Bien que dans mes romans l'homme et la femme ne soient pas aux prises avec les mêmes problèmes. La violence et la puissance appartiennent à l'homme, par contre, les problèmes auxquels la femme est confrontée, sont pires que ceux de l'homme, ce sont les problèmes d'une société. Donc, à défaut de s'être conformée aux règles sociales établies par les hommes, Fujiko sera exécutée.

N.B. : *La femme apparaît toujours au moment où le héros a terminé son initiation, comme un aboutissement... À un certain niveau, ne serait-elle pas supérieure à l'homme ?*

P.O. : La femme est porteuse de la véritable sagesse et de l'harmonie sexuelle. Comme ce fut mon cas, mes héros parviennent à une véritable compréhension de la sexualité grâce à une femme. Oui, la femme est à la fois moyen et finalité.

De l'Amérique latine et de son destin

N.B. : *Comment est née l'idée de *Soleil noir* ? Peut-on voir un lien entre ce roman et *Le dieu sauvage* dans lequel vous dénonciez violemment l'injustice dont avait été victime, au début du siècle, le grand athlète indien, Jim Thorpe ?*

P.O. : Il y a, bien sûr, le fait que je cours après les injustices pour les dénoncer, mais l'analogie s'arrête là. Je suis arrivé à *Soleil noir* par une toute autre voie : celle que j'appellerais la maturation de l'écrivain. Je devenais plus sûr de moi car je savais que j'évoquais tant au niveau de l'écriture que de la construction d'un roman. Puis il y a eu une série d'articles sur la situation des Indiens en Amérique latine et ce très beau film de Rolland Joffé, *Mission*, en particulier la scène de l'extermination à la fin et cette musique de Morricone — l'éthique et l'esthétique !

C'est là que j'ai pris conscience que la Conquête était le plus grand génocide de l'histoire de l'humanité. Des dizaines d'ethnies ont été

« À l'échelle de l'Histoire, se disait Herzog, les plus grands massacres sont de bien petites choses. Il y en avait eu tellement ! Peut-être ne servait-il à rien de défendre la cause des hommes perdus, puisqu'ils l'étaient définitivement. Si certaines civilisations avaient encore un quelconque éclat, ce n'était qu'un trompe-l'œil, un peu comme ces étoiles éteintes depuis des siècles, dont l'œil humain capte encore une pâle lumière. Alors fallait-il véritablement s'émouvoir ? Dresser d'autres croix ? La pratique évangélique, complice elle aussi, n'avait été, au fond, qu'une autre comédie de l'ambition... »

Soleil noir, p. 140

N.D.L.R. : Cet extrait de *Soleil noir* et les quelques autres qui s'intercalent dans l'entrevue de Paul Ohl ne font pas partie des passages qu'aurait empruntés l'auteur sans les accompagner des références et guillemets d'usage (*La Presse*, 30/01/92). Ces passages litigieux se retrouvent aux pages 236 et 238 de *Soleil noir* ; on peut les comparer à certain paragraphes des pages 3, 4 et 12 de la section « Bolivie » de *L'Amérique des Andes*, publié chez Larousse dans la collection « Beautés du monde ». Faute d'inattention, selon Paul Ohl ; tout est déjà corrigé dans la seconde édition.

presque complètement, et parfois même complètement, exterminées. Quatre-vingt-dix pour cent des indigènes qui ont été en contact avec les navigateurs ou les Conquistadores sont morts, soit assassinés, soit victimes des travaux forcés ou du choc microbien. J'ai donc décidé de quitter le confort d'une écriture témoin pour monter aux barricades et pour adopter carrément une écriture de combat. Mon intention était franchement politique et tant mieux si c'est perçu ainsi.

N.B. : *Est-ce ce qui explique le choix de votre narrateur ?*

P.O. : En effet. C'est mon premier roman écrit au « je », car le cheminement de Werner Herzog, le personnage principal, c'est aussi le mien. Cependant le véritable héros de *Soleil noir* ce n'est pas lui, mais bien Santiago Vilca, ce prêtre révolutionnaire et ancien compagnon du Che. On peut le voir comme le Messie, comme Jésus de Nazareth, l'homme aux pieds nus, car il incarne l'espoir, la possibilité du miracle... et la tolérance. N'oublions pas que la tolérance c'est Jésus qui en a parlé et non l'Église. Jésus a pardonné, il n'a pas sanctionné. Lorsque l'Église s'est érigée en pouvoir et qu'elle a placé la croix à côté de la bannière, c'est là que tout s'est détérioré. Et ça s'est fait très

tôt. C'est pour cette raison que dans mes trois romans historiques je pointe un doigt accusateur vers elle. Elle se prétend détentrice de la perfection. Moi, je lui dis, et je continuerai à lui dire : « Toi qui te dis parfaite, regarde donc tes comportements ».

N.B. : *Que pensez-vous de ce qu'a récemment écrit le grand romancier argentin, Ernesto Sabato : « Non, il n'y a pas eu ici cette infériorité qu'est le racisme. » ? Et il donne l'exemple de Cortés dont la femme était Indienne.*

P.O. : Pizzaro aussi a eu des maîtresses indiennes, entre autres, la sœur d'Atahualpa, le dernier Inca. Cela ne l'a pas empêché de le faire assassiner. Sabato, Vargas Llosa, Marquès, quels extraordinaires écrivains ! Mais je me rends compte qu'en vieillissant ils s'amollissent. Ils appartiennent à une élite et dans leur pays ils ne vivent absolument pas comme le peuple. Il ne faut pas chercher dans leurs œuvres ce qui reste de la chair de ces peuples conquis et acculturés, mais bien chez certains écrivains indiens qui, eux, malheureusement sont fort peu connus.

Le destin de l'Amérique latine — et il y en a un ! — ne passera pas par le propos espagnol mais bien par un retour à une histoire et à des racines qui sont celles de l'époque où ces peuples existaient, où ils chantaient, où ils ramassaient trois récoltes par année, de l'époque où personne ne mourait de faim. Cela devra passer par là et pas par le nucléaire ou la fibre optique. Ni par les agences de développement qui ne font qu'accélérer l'explosion des bidonvilles. Le dialogue Nord-Sud relève de la comédie politique. Pour le Nord, le Sud c'est de la fiction. Il va falloir que l'on se réveille.

Mais hélas ! l'anéantissement de l'Amérique latine n'est pas encore terminé. Pour qu'il y ait renaissance, elle devra aller au fond du baril, atteindre une misère encore plus profonde.

De l'œuvre : sens et écriture

N.B. : *Poursuivez-vous un but précis en décrivant certaines grandes civilisations ?*

P.O. : Je voudrais laisser un témoignage, mais aussi un testament. Celui d'un écrivain du Québec qui, comme le ferait un peintre sur sa toile, dit comment il a vu ce millénaire qui s'achève, et ce, à travers la lecture de signaux qu'il a perçus dans certaines civilisations. ▶

«Soyons francs, que diable! Nous regardons aujourd'hui les grands empires comme les témoins de la vitalité et de l'élan d'une époque révolue. Nous admirons la grandeur comme une expérience créative. Nous reconnaissons aux bâtisseurs d'empires, à quelques exceptions près, le même génie qu'aux créateurs d'œuvres d'art. En fait, toutes les connaissances réunies constituent, au total, peu de choses, vous le savez bien. Ces visions sont les nôtres. Quels sont les motifs de toutes les audaces colonisatrices? Un fol idéal? Ne soyons pas naïfs. Le commerce? Probable. La richesse?»

Soleil noir, p. 151

Je n'écris pas l'histoire d'un pays, je raconte plutôt l'histoire de la rencontre entre des cultures, essentiellement la rencontre entre les Européens et les autres civilisations du monde, la rencontre entre le christianisme et le paganisme. Mon prochain livre, dont l'action se situera en Afrique noire, traitera aussi d'une rencontre, une rencontre d'intérêts. Je pense que mes livres portent sur le mythe de l'homme

blanc et sur son œuvre malheureuse de destruction... mais aussi sur sa tentative de reconstruction. Je suis un homme de combat, d'accord!, mais aussi un homme de nuances. Il faut le dire: dans le cas de la Conquête, il y a bien eu une tentative de reconstruction... qui n'a peut-être pas si mal réussi... mais ça s'arrête à la frontière du Mexique. Le reste de l'Amérique nous réserve des surprises. Ce sera notre punition. Et attention! Je n'ai pas parlé de l'Afrique! C'est toute une étuve que ce continent!

N.B. : Comment procédez-vous pour en arriver à tracer un portrait assez exact de ces civilisations que vous décrivez?

P.O. : Tout d'abord, précisons que je demeure un artisan. Je ne suis pas informatisé et j'écris à la main. La recherche demande beaucoup de temps et d'effort, car il faut que je m'assure de bien connaître la civilisation que je veux rendre. Je lis donc des tas de bouquins et d'articles spécialisés; je regarde aussi beaucoup de films tant documentaires que de fiction. Je consulte des spécialistes et des personnages officiels. Et évidemment, je me rends sur le terrain.

Au retour, je brosse le canevas du roman, son contenu, mais aussi ses limites. Ce n'est pas un plan: seule-

ment quelques notes directrices que je poursuivrai tout au long de la rédaction. Tout cela se fait d'un coup, par une sorte de vision très forte, très puissante. Puis c'est l'angoisse, car je dois ensuite reconstituer cette vision mot après mot, ligne après ligne, jour après jour. En même temps, lentement et progressivement, la trame se forme, les personnages naissent. Santiago Vilca n'est pas apparu autrement: à un moment donné, il a jailli comme un éclair. Je ne commets qu'un seul jet; je ne restructure pas. Bien sûr, je corrige ici et là, mais je ne fais pas d'autres versions. Si je le faisais, je désincarnerais mon œuvre. Pour moi, tout ça n'est que technique et je ne crois pas à cette dimension. ■

*Entrevue réalisée par
Maurice Pouliot*

Paul Ohl a publié cinq essais: *Les arts martiaux*, La Presse, 1975; *La guerre olympique*, Robert Laffont, 1977; *Les gladiateurs de l'Amérique*, Stanké, 1977; *Le dieu sauvage*, Libre Expression, 1980; *La machine à tuer*, Libre Expression, 1981; et quatre romans: *Knockout inc.*, Stanké, 1979; *Katana*, Québec/Amérique, 1987; *Drakkar*, Québec/Amérique, 1989; *Soleil noir*, Québec/Amérique, 1991.

Paul Ohl
SOLEIL NOIR, LE ROMAN
DE LA CONQUÊTE
Québec/Amérique, 1991,
383 p.; 22,95 \$

Ce serait mal connaître Paul Ohl que de penser le voir un jour se cantonner à un seul genre: on en avait fait le «romancier des civilisations» après la parution, coup sur coup, de *Katana*, roman du Japon, et *Drakkar*, roman des Vikings. Mais il ne se contente pas, avec *Soleil noir*, de raconter la chute de l'Empire inca. Son héros, Herzog, parcourt le Pérou contemporain avec l'œil critique et aiguë de son double, l'écrivain. De plus en plus, par le biais de la fiction, l'auteur s'investit dans la dénonciation d'abus de pouvoir et de calamités historiques encore lourdes de conséquences.

Soleil noir est, en fait, le roman d'aventures instructif par excellence; celui d'un Indiana Jones conscientisé et sensible qui, lancé sur la piste d'un masque funéraire mythique, ne perd jamais en cours de route le sens de l'étonnement.

La lecture de *Soleil noir* nous offre en fait un agréable et peu coûteux moyen de voyager, vissé à son fauteuil. Ce qui n'empêche pas de comprendre comment le Mont Potosi peut sembler le «nombril de la misère humaine», après avoir fait «plus de morts que l'holocauste juif». Paul Ohl ne cesse jamais de nous faire voir, au-delà du rêve de l'El Dorado, un cauchemar qui cristallise à lui seul toute la cupidité d'une Europe conquérante.

Car la belle réussite de l'auteur, c'est de permettre, en faisant se juxter passé et présent de la terre inca, le rapprochement des mouvements

violents qui n'ont jamais cessé de secouer ce continent. Le lecteur peut passer tout naturellement des conquêtes aux régimes totalitaires, de Atahualpa, dernier Inca, à Che Guevara (à qui est dédié le roman) puis aux révolutionnaires du Sentier Lumineux. Et, d'entrée de jeu, lui est montrée l'Espagne, fascinante conquérante, pays de soleil dont les arènes allaient inventer une nouvelle «façon d'applaudir la mort en pleine lumière».

Paul Ohl n'a peut-être pas divisé arbitrairement son roman en cinq parties: le soleil noir, c'est le soleil jaguar, quatrième dans la légende inca. Après les soleils de poussière, de pluie, de vent et de mort, le cinquième, toujours à venir, est un soleil de pure lumière. ■

Catherine Lachauscée